

Vacances MCMVIII

Année XIII — N° VII

L'Âme Latine

Revue de Littérature, d'Art et de Sociologie.

Directeur : ARMAND PRAVIEL



Dans ce Numéro :

L'ENCLOS DES POÈTES

FRANÇOIS TRESSERRE

Les Poètes de la Province.

FLORILÈGE

VICTOR DOUSSY

Pour Emmanuël Delbousquet.

EMMANUËL DES ESSARTS

Les Lauriers Roses.

GABRIEL CHRISMENT

Prière.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

GEORGES DEHERME

Catholicisme et Positivismisme.

QUESTIONS LITTÉRAIRES

JEAN-MARC BERNARD

Satyros et Prométhée.

CHRONIQUES

GEORGES BRUNET

Propos de théâtre.

A. P.

Notes bibliographiques.

LA VIE MÉRIDIONALE

HENRI ROUZAUD

Félibrige et Politique.

X...

Echos.

Un An : 5 francs.

Le Numéro : 0,50

TOVLOVSE

9, rue du Sénéchal.

Téléphone 2-68.

COMITÉ d'ADMINISTRATION

Armand PRAVIEL, *Directeur*.
Joseph AUBÈS. — Charles-Maurice BELLET
Robert de BOYER-MONTÉGUT. — J.-R. de BROUSSE. — Emile DENIAU.
Pierre MARTY. — Louis THÉRON de MONTAUGÉ.

Pour tout ce qui concerne la Rédaction,
s'adresser à M. Armand PRAVIEL, directeur, rue du Sénéchal, 9.
Pour l'Administration,
s'adresser à M. Robert RIBÈS-MÉRY, 14, rue Bayard, Toulouse.

L'ÂME LATINE est en vente à Paris : à la librairie BLOUD et C^{ie}, 4, rue
Madame, et à la NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE, 85, rue de Rennes.

L'ÂME LATINE publie régulièrement les Chroniques suivantes :

Dialogues avec l'Autre.	ARMAND PRAVIEL.
L'Enclos des Poètes.	FRANÇOIS TRESSERRE.
Les Romans et la Critique.	LOUIS THÉRON DE MONTAUGÉ.
Histoire, Questions Sociales, Voyages.	ROBERT DE BOYER-MONTÉGUT.
Philosophie et Religion.	ALPHONSE GERMAIN.
Questions Littéraires.	JEAN-MARC BERNARD.
Les Journaux.	ALEXANDRE COUTET.
Les Revues.	ROBERT RIBÈS-MÉRY
Propos de Théâtre.	GEORGES BRUNET.
La Boîte à Musique.	EMILE DENIAU.
Notes d'Art.	KALOPHILE.
Notes Sociologiques.	CHARLES MAURICE-BELLET.
Le Mouvement Social.	RENÉ DE MARANS.
Le Mouvement Félibréen.	J.-R. de BROUSSE.
Le Mouvement Régionaliste.	JEAN MONTRAY.
La Vie Méridionale.	HENRI ROUZAUD.
Chroniques Espagnoles.	J.-M. DREUILHE.
Chroniques Italiennes.	AGENORE FRANGIPANI.
Chroniques Septentrionales.	ALEXANDRE COUTET.
Chroniques Belges.	MARCEL CALAS.
Chroniques Suisses.	GONZAGUE DE REYNOLD.
Courrier Méditerranéen.	RENÉ ARY D'YVERMONT.

*Nous prions instamment les personnes qui ne veulent pas continuer leur
abonnement de nous renvoyer la Revue, et celles qui constateront quelque
irrégularité dans le service, de nous en avvertir immédiatement.*

Chaque Collaborateur est responsable de ses Articles.

ABONNEMENTS

FRANCE — Un an : 5 fr. || ÉTRANGER — Un an : 6 fr

L'ENCLOS DES POÈTES

POÈTES DE LA PROVINCE

ABEL BONNARD : **Les Histoires** (Fasquelle). — EMMANUEL DELBOUSQUET : **Le Chant de la Race** (Léon Vanier). — JOSEPH-EMILE POIRIER : **Le Chemin de la Mer** (édition de *la Revue des Poètes*). — HÉLÈNE PICARD : **Les Fresques** (Sansot). — AMÉLIE FRAYSSINET : **Au Creuset de la Vie** (Privat, Toulouse). — TOUNY-LERYS : **Elégie** (édit. de *Poésie*). — ARMAND PRAVIEL : **L'Exercice du Chemin de la Croix** (édit. de *l'Ame Latine*).

QU'ON est bien mal dans un jardin pour feuilleter des livres, ces livres fussent-ils des poèmes. L'abeille qui rôde et dit sa chanson de vie aux pampres, fait tort à la strophe méditative. Une rose qui s'effeuille exprime autant de philosophie qu'une sentence de Marc-Aurèle. La nature est une enjôleuse éducatrice ; elle nous prend tout entier et ne nous permet pas d'autres amours que ceux de ses bois, de ses eaux, de ses horizons. Mais le Critique résiste à l'envoûtement et ne se laisse séduire qu'à demi. Il y a, en effet, deux sortes de paysage pour l'Ami des livres : les feuilles de la forêt et la forêt des feuilles imprimées. Si son rêve s'est un moment égaré dans le mystère des sous-bois, il ne tarde pas à se retrouver avec

la sagesse entre les pages d'un in-16. Et tout est pour le mieux dans le monde des bibliothèques.

Aussi, quand par une de ces chaudes après-midi, les couples d'amoureux s'en vont demander quelque fraîcheur aux accacias d'Armenonville ou de Blagnac, le critique se plonge avec volupté dans l'ombre légère où se rencontrent Abel Bonnard, Hélène Picard, Delbousquet, Armand Praviel... Une évocation se fait. Des visions passent. Des métaphores s'imposent. Le poète des *Histoires* est comme une petite ville, candide et quotidienne, avec les joies du mail, le silence des ruelles, le pittoresque mouvement du petit cercle où

...le bruit du billard se répercute...

et Armand Praviel nous donne l'impression de ces Calvaires qui dressent devant l'infini des monts les deux bras accueillants de leur grand Christ de bronze...

Vraiment, M. Abel Bonnard est plein de somptuosité et de surprises. Chacun de ses poèmes nous est une révélation nouvelle, et ses alexandrins sont plus étincelants que les trésors d'Haroun-al-Raschid. *Les Familiers* semblaient avoir été la fantaisie matinale d'un jeune Hugo se divertissant à écrire la Légende des Bêtes, mais voici que *La Sous-Préfète* nous révèle un François Coppée plus lyrique, qui soulignerait, non sans malice, toutes les nuances de l'intimité provinciale. — M. Abel Bonnard se plairait donc à des pastiches? — Je ne pense pas ainsi, Madame. Mais critiquer, c'est comparer et je m'essaie congrûment à rechercher les points de rencontre avec les grands Anciens de ce talent jeune, souple, imprévu, follement prodigue et toujours séduisant. Une citation,

mieux que les mots d'un commentaire, vous prouvera si, fugitive, la ressemblance pourtant était exacte :

*...Des gens vivent longtemps dans leur maison voilée ;
Leur vie est comme une eau qui n'est pas ébranlée ;
Ils amassent, n'ayant ni désirs ni remord,
Leur petit tas de jours que disperse la mort.*

*Ils connaissent les blés et le temps des javelles ;
Eux à qui rien n'arrive, ils savent les nouvelles,
Et regardent le ciel pâle, aux doux badigeons,
Et les coqs des clochers au milieu des pigeons,
Et le jour épanché, jaune comme de l'huile.
Comme leur vie est vide, ils la trouvent tranquille,
On voit leur jardinet luire entre les maisons
Si petit qu'on dirait la cage des saisons...*

Ce n'est point l'histoire d'une *petite Ville* que nous apporte M. Emmanuël Delbousquet, c'est le poème d'une petite Patrie. La Lande de Gascogne nous y apparaît souveraine, héroïque, humaine, accueillante, éternelle, superbe. Le gave y bondit ; les pins en rumeur y racontent la mer prochaine ; de farouches pasteurs et des sonneurs de corne y font revivre la *Légende du roi d'Artus* ; un galop d'éta-lons y éparpille des strophes pleines d'étincelles ; les chênes-lièges, les saules, les cyprès, les lauriers, les platanes y prolongent devant le rêveur des avenues de beauté régionale ; l'écarteur,

coiffé d'un béret rouge et chaussé de sandales,

traverse l'arène traditionnelle et son geste a toute la valeur d'un symbole ; et devant l'immensité des pinadas, le poète sent s'émouvoir en lui l'âme des ancêtres et sa

méditation est un hymne sacré comme la *Chanson de Roland* ou le *Roman des quatre fils Aymon* :

*O ma race subtile, altière et sensuelle
Ton âme avive encor les yeux des femmes belles
Dont le corps souple et brun pour l'amour est sculpté :
Sur leurs lèvres en fleur frémit la volupté
Des chants divins qui font que jamais on n'oublie
Ni ton rire lascif, ni sa mélancolie !*

Et, grâce au prestige du poète, la lande gasconne est entrée dans l'histoire poétique, — comme le Roussillon avec Henry Muchart, les ramiers du Quercy avec Marc Lafargue, la campagne toulousaine avec Louis Théron de Montaugé...

Le grand pays à l'horizon désert, qui s'étend

Entre les monts, le fleuve et l'atlantique mer,

M. Emmanuël Delbousquet nous l'avait déjà révélé dans le *Mazareilh*, *Margot*, *l'Ecarteur*. Le poète aujourd'hui complète le romancier. *Le Chant de la Race* est mieux qu'une idylle et qu'un roman : c'est un acte de foi régionaliste. Que tous ceux qui croient à la religion de la petite Patrie saluent en passant.

C'est encore l'orgueil du clocher natal qui se dresse sur le *Chemin de la Mer*, de M. Joseph-Émile Poirier.

Le clocher m'appelait avec toutes ses cloches.

Et le poète, répondant à l'appel du passé, a revu la maison qui nous rit comme un visage, la chambre et les vieux cadres, où les traits des parents nous regardent, pen-

sifs. Et ce sont de chers pèlerinages vers les îlots vite reconnus, l'île Agot et la pointe de Saint-Cast, Combourg, où gémit éternellement dans le vent l'ombre de René, le val d'Arguenon, toute cette Basse-Bretagne dont la grâce pittoresque fleurit comme une touffe de genêts des strophes classiques et de sages métaphores. Et vous ne vous étonnerez pas que l'Académie Française ait réservé l'un de ses prix à M. Joseph-Emile Poirier.

Ce n'est pas un rameau de pin tout embaumé de résine, un coquillage ramassé sur la plage bretonne que porte dans ses mains M^{me} Hélène Picard. C'est son âme, toute son âme ardente, émue et pensive qu'elle nous livre dans un beau geste de Muse écartant ses voiles. *Les Fresques*, comme *l'Instant éternel*, sont une confession véhémente :

*Ah ! dussé-je en mourir, que mon âme s'écoule,
Qu'elle tombe en la pluie et passe avec la foule,
Qu'elle se mêle au chant des vents tumultueux !*

Et les mots se pressent, et brûlent les lèvres qui les touchent et brûlent le cœur qui les reçoit. Depuis Desbordes-Valmore et Verlaine, je ne connais pas de poète qui se soit donné plus complètement. Et cette sincérité bouillonnante nous roule dans sa vague, nous berce et nous emporte ; et tout disparaît autour de nous ; et nous ne sommes plus qu'une feuille dans le torrent. Et l'enivrement du lyrique nous gagne ; et nous aimons avec le poète, « les tempêtes tragiques » et « les dimanches emplis par les robes de fleurs » ; nous aimons, avec M^{me} Hélène Picard, la nature, les vers, les voyageurs, l'art, l'orgue de barbarie, l'Allemagne — larmes de clair de

lune, ô larmes allemandes ! — les livres, les couvents,
Toulouse !

Et avec le poète, nous disons à Linné :

*C'est toi qui proclamas sublime le moment
Où les pistils en feu tremblent sous une abeille,
Cependant que sourit à leur consentement
La nature à jamais nuptiale et vermeille.*

Et nous disons à la Sagesse :

*Sagesse, viens à moi... Fais mon sourire austère ;
Donne-moi la vertu, le lin, la volonté.
Fais que mon cœur plus doux s'approche de la terre ;
Fais qu'en mangeant le pain je goûte la bonté..*

Et nous disons à Dieu :

*O Dieu, je ne peux pas te dire ; non ! pourtant...
Malgré moi-même et tout, j'ai l'orgueil d'être née.
Avec cette âme ailée, avec ce cœur constant,
Je voudrais dans l'azur mettre ma destinée.*

Et l'émotion sentimentale, abeille divine, va, vient, se pose sur un vers, touche aux lèvres, à l'âme, et avec tous ses défauts d'improvisatrice — ils sont petits, et M. Emile Faguet lui-même les a pardonnés — M^{me} Hélène Picard est, à côté de M^{me} la Comtesse de Noailles et M^{me} Lucie Delarue-Mardrus, une des plus nobles porteuses de lyre de ce moment littéraire.

Que dirais-je de M^{me} Amélie Frayssinet : « C'est une âme qui chante et se plaint » ; l'éloge est de M. Zyromski,

et vaut tous les commentaires. — L'Élégie de M. Touny-Léry est

*Ce parfum qu'une fleur au bord de notre table
Par un printemps pareil longuement exhala ;*

Et c'est le poète lui-même qui me fournit cette formule. Enfin comment noter l'émotion grave et particulière que m'a donnée la lecture de *l'Exercice du Chemin de la Croix* ? C'est de l'art et c'est une prière. M. Armand Praviel, dans ses romans, se place à la suite de Huysmans, et dans ses poèmes liturgiques, marche tout à côté de Le Cardonnell. Il est un des rares poètes catholiques qui se fassent lire par les athées. Et ce sera la récompense de son talent et de ses convictions que de voir des incroyants s'arrêter de railler pour méditer sur ces strophes :

HUITIÈME STATION.

JÉSUS CONSOLE LES FILLES DE JÉRUSALEM

*S'ils l'ont abandonné, si les meilleurs ont fui,
Les filles d'Israël que troubla Sa Parole,
N'ont pas vu sur Son Front s'éteindre l'auréole
Et Le suivront jusqu'à la mort, jusqu'à la Nuit...*

*Leur cortège tremblant l'accompagne. — Et, depuis,
Nous revoyons comme un mélodieux symbole,
Ces Choéphores, que le Dieu martyr console
Et qui brodent leur plainte tendre autour de Lui.*

*Dans leurs voiles flottants, les vierges anonymes,
Semblant mener le chœur funèbre du grand Crime,
Nous rediront les mots qu'elles ont entendus,*

*Et nous enseigneront, chastes musiciennes,
À nous, tristes en vain de nos bonheurs perdus,
Le prix de la douleur et des larmes chrétiennes.*

Il faut de la discrétion dans la louange à l'égard d'un ami, combien plus vis-à-vis d'un directeur de revue. Mais cette discrétion deviendrait de l'injustice si nous ne constatons avec une joie bien amicale le très grand succès de cette œuvre écrite par un poète, rêvée par un chrétien.

FRANÇOIS TRESSERRE

LIVRES REÇUS : *Le Chemin Solitaire*, par Blanche Sahuqué. — *Au Jardin des Roses Mourantes*, par R. Christian-Frogé. — *La Source Claire*, par Marc Varenne. — *L'Appel au Soleil*, par Henri Bouvelet (Sansot). — *In Memoriam*, par Robert Vallery-Radot (Plon). — *L'Ombre des Cathédrales*, par Paul Feuillet (Plon, éditeur de la *Revue des Poètes*). — *Les Poèmes de l'Irréel, Paysages Psychologiques*, par Etienne Rouvray, 2^{me} édition (bibliothèque de l'*Amitié de France*, Gabriel Beauchesne et C^{ie}, 117, rue de Rennes, Paris). — *Etincelles*, par Charles Guibier (*le Beffroi*). — *La Grappe de Raisin*, par Paul Drouot (Paris, édition de la *Phalange*). — *La Vie Triomphante*, par Marie de Sormiou (Plon). — *Le Souffleur de Bulles*, par Marcel Angenot, orné d'un portrait de l'auteur (Lacomblez, Bruxelles). — *Le Livre des Résignations*, par Camille Cé (Sansot). — *Armes d'Artistes*, par Jean Balde (Sansot). — *Vertes Saisons*, par Roger Allard (*l'Abbaye*, 59, rue de Rennes, Paris). — *Comme la Sulamite*, par C.-M. Savarit (Paris, édition de l'*Europe Politique*, 47, rue Claude-Bernard). — *Poèmes et Tuterludes*, par Robert Maze. — *Le Soir et le Silence*, par Guy-Charles Cros (Sansot). — *Les Sèves originaires suivies de Nocturnes*, par Roger Frêne (Perrin). — *Salon des Poètes Méridionaux*, 2^{me} album, printemps 1908 (Toulouse, J. Baylac). — *La Viole d'Amour*, par Jean Fabre (Toulouse, *Arts et Lettres*). — *Discours en Vers*, prononcé en l'hôtel Saint-Jean, le 14 mai 1908, en l'honneur de Mgr Baudrillart, recteur de l'Institut Catholique de Paris, par Jean Vavasseur-Desperriers (Toulouse, Privat).

FLORILÈGE

Pour Emmanuël DELBOUSQUET

Le ciel latin mire en nos yeux le même éclat.
L'horizon de vos bois s'étend, se creuse, et mêle
Ses lignes à la Mer qui jadis modela
Les sables de l'Albret et ma lande jumelle.

Un jour, au fond des temps millénaires, le flux
Vers Sos (*), où la pinède en manteau brun s'étale,
Où la vigne bleuit sur l'ocre des talus,
Roulait à grand fracas les eaux occidentales.

Le promontoire, au sud, qui d'un large éperon
Fit cabrer à ses pieds les chevaux des marées,
Devant le golfe vide où régna l'aviron
S'étonne longuement des vagues retirées.

Vestiges d'un orgueil maritime abdiqué !
Mais quand souffle, là-bas, le vent de l'aventure,
Comme un voilier géant à l'ancre sur le quai,
Votre forêt s'émeut de toute sa mâture...

(*) Petite ville natale de M. Delbousquet, sur la lisière de l'Armagnac et des Landes.

Alors, ô mon ami, votre désir amer
Et plus impatient de chaîne et de mouillage,
Parce que vos pins n'ont que la voix de la mer,
Cingle vers mon pays au sonore rivage...

Et vous êtes venu jusqu'à moi. Le couchant
Illuminait les pins comme une rouge église,
Avec ses piliers droits, ses voûtes, et le chant
Que l'orgue de la mer sur la dune éternise.

Ce soir de juin, l'étang reluisait. J'attendais
L'heure pourpre où la nuit, silencieuse Parque,
Au ciel, trame sur l'or des nuages, un dais
Pour la procession d'étoiles et de barques.

Nous marchions. Le sentier nocturne nous menait
Dans le recueillement des chênes en tonnelles :
Sur le sommeil des champs une église planait,
Et le clocher traçait des ombres solennelles.

Au loin, une présence énorme remuait,
Et nous sentions, au cœur des ténèbres vivantes,
Sa respiration couvrir le ciel muet,
Ainsi que la rumeur des forêts quand il vente.

Avec fièvre, buvant à ce noir clapotis
L'odeur où la marée en marche se devine,
Nous nous apparaissions dans l'ombre si petits
Que nous ne savions plus les paroles divines.

Une fraîcheur de sel baigna votre sommeil...
 Puis ce fut, au matin crépitant de lumière,
 Sur l'étincellement de la Mer, au soleil,
 Le vertige du rêve en face du mystère.

Le romantique orgueil, sous le double fardeau
 De l'immensité bleue et de l'inquiétude,
 Croulait en nous, pareil à ces murailles d'eau
 Qui, d'un choc fracassant, creusent la solitude.

Volupté de livrer aux grands souffles, le front,
 D'être devant la Mer, ensemble, deux poètes,
 Et de voir, au retour, courbés par l'aviron,
 Les roseaux secouer leurs palmes sur nos têtes !

Et vous pacifiez notre sang en rumeur,
 Calme des belles eaux de toutes parts décloses,
 Glissement de la barque au refrain du rameur,
 Sur un lac pavoisé de couchant et de roses...

Car le frisson de Dieu nous avait visités,
 Vous, païen, dont le cœur, comme l'encens d'un culte,
 Fume, — moi, prêtre enclin à la mysticité,
 Mais, par la race, fils de notre lande inculte...

*
 *

Parnassien et tour à tour sentimental,
 Mon Delbousquet, votre art flexiblement enchâsse
 Amour ou paysage en un même métal
 Qui rend le son vibrant des hallalis de chasse.

Un coquillage fait tout le bruit de la mer...
Ainsi, vous avez su, par de savantes lutttes,
Enfermer l'océan dans les rives d'un vers
Où la pensée écume aux rythmes en volutes...

Et parce que, fleurie au sol musicien,
La beauté de vos vers a la saveur natale
Du patois de ma mère et du chant des anciens,
Malgré le double aspect de nos Muses rivales,

Je veux, pour mon pays que vous avez loué,
(N'ayant pas le laurier que la Gloire délivre)
Vous bénir de ces mots de poète, et nouer
Un rameau de pin noir au seuil de votre livre.

VICTOR DOUSSY



Les Lauriers-Roses.

Ces roses lauriers nous ont vus souvent,
Cher arbre odorant dont l'arôme glisse
Comme une caresse obscure du vent,
Chercher tous les deux une ombre complice
D'un amour qui va songeant et rêvant.
Nous nous sommes dit d'adorables choses
Sous les lauriers-roses.

Là j'ai retrouvé, parmi les senteurs
Qui mieux qu'un haschisch exaltaient nos âmes,
Tous les paradis où les enchanteurs
N'oubliaient que toi, l'idéal des femmes,
Et que ce parfum, l'idéal des fleurs.
Nous nous sommes dit d'adorables choses
Sous les lauriers-roses.

Nous avons laissé cette floraison
Vivre, autour de nous, fiévreuse et ravie.
La feuille tremblait comme en pâmoison.
Toutes ces senteurs prenaient notre vie
Ainsi qu'un ardent et subtil poison.
Nous nous sommes dit d'adorables choses
Sous les lauriers-roses.

EMMANUËL DES ESSARTS.

PRIÈRE

A Sexte.

*Prions le Seigneur qu'il nous sauve
 A l'heure des ardents midis.
 — La chaleur accable les fauves ;
 Nos membres se sont engourdis.*

*Et nos corps fatigués succombent,
 Tant les midis sont accablants !
 — Les feux brûlants des soleils tombent
 Tout droit, sur les toits indolents.*

*Garde-nous, Seigneur, en nos âmes
 Contre les démons du midi ;
 Eteins en nous toutes leurs flammes ;
 Eteins en nous leurs feux maudits.*

*Seigneur, sur le bord des fontaines,
 Quand tu promettais les courants
 D'eaux vives aux Samaritaines,
 Donne-nous l'eau des frais torrents,*

*Pour éteindre en nous les discordes,
 Toutes les nuisibles ardeurs
 Et qui nous brûlent et débordent
 Des midis rouges et vainqueurs.*

*— C'est l'heure de sexte : en nos âmes,
 Prions. Nos corps sont engourdis.
 Seigneur, éteins en nous les flammes
 A l'heure des ardents midis.*

GABRIEL CHRISMENT

Questions Sociales et Politiques

Pour la Coopération Sociale

du Catholicisme et du Positivisme.

L'ANARCHIE présente exalte une énorme vanité. Et celle-ci se manifeste surtout par un bavardage insensé. Jamais on n'a si peu médité, si peu senti, et jamais on n'a tant imprimé.

Tout le monde rime et divague. Qui n'est poète, et « prodigieux » ? Pour tous ces sots, il faudrait graver ce que disait Auguste Comte de la poésie : « Puisque l'art doit surtout développer en nous le sentiment de la perfection, il ne supporte jamais la médiocrité : le vrai goût suppose toujours un vif dégoût. Depuis Homère jusqu'à Walter Scott, il n'existe en Occident que treize poètes véritablement grands, deux anciens, onze modernes, y compris même trois écrivains en prose. Parmi tous les autres, on n'en citerait pas plus de sept dont la lecture puisse ou doive devenir journalière. Quant au reste, on le détruira sans doute presque entièrement, comme aussi nuisible à l'esprit qu'au cœur lorsque l'éducation régénérée aura permis d'en extraire tous les documents utiles, surtout historiques. » Evidemment, Auguste Comte eût jugé sévèrement le Salon des Poètes.

Mais le fondateur du positivisme, est-ce que ça compte pour notre jeunesse aussi dépourvue de vénération que de modestie ? Chacun a son système. On institue des

« écoles » qui durent le temps de boire quelques bocks avec des « maîtres » qui sortent du lycée. « Chacun tendant à se former, dit A. Comte, par ses seules forces, un système d'idées générales, sans remplir aucune des conditions indispensables pour cela, il est devenu peu à peu rigoureusement impossible, dans les masses, d'obtenir, entre deux esprits seulement, un accord réel et durable sur aucune question sociale, même très simple. Si cette anarchie pouvait se borner à ce qu'elle a de ridicule, le mal serait sans importance, et la satire suffirait pour le réduire dans les limites convenables. Mais la facilité qui en résulte de concevoir comme à peu près également plausibles le pour et le contre sur la plupart des points dont la fixité importe si éminemment au bon ordre, produit des effets d'une toute autre gravité. »

À défaut de connaissances ou d'idées, c'est le plus souvent, malhonnêtement, par le stupéfiant des paradoxes et le scandale des mots qu'on tâche à se faire remarquer de quelques badauds ou à se faire pousser par quelques compères.

J'imagine que c'est à un accès de scribomanie de ce genre que nous devons les insanités de M. Paul Vulliaud, si bien traitées déjà, ici même, par notre ami Praviel.

On y peut revenir. M. Vulliaud est un curieux sujet pour l'étude expérimentale de la pathologie sociale. Rappelons-nous qu'il a pu écrire, dans une revue qui s'est empressée de publier son élucubration, que Comte était un « matérialiste », un « corrupteur du peuple » et un « pornographe »...

J'aime à croire, pour la solidité cérébrale de ce jeune

homme, qu'il ignore totalement Auguste Comte. Mais d'en parler ainsi, dans une si complète ignorance, si ce n'est point de l'hystérie, c'est, à tout le moins, de l'idiotisme moral. Et c'est l'hypothèse la plus simple et la plus sympathique qu'on puisse émettre à son sujet, car c'est du faux-monnayage de la pensée que de tenter de faire passer pour du savoir ou des idées les mots de hasard qui viennent sous une plume intempérante.

S'il est très jeune, il peut être temps de le ramener à l'honnêteté qui, seule, peut assurer une saine mentalité. Qu'il lise donc Auguste Comte, — non pour essayer, malicieusement, de découvrir les tares du génie, non pour chercher en quoi Vulliaud peut valoir mieux que Comte ; mais, en toute humilité, en toute vénération, pour s'instruire vraiment, se former et s'améliorer. Ainsi il dissipera peut-être le mépris qu'il s'est attiré.

*
* *

Le cas de ce scribomane n'est pas exceptionnel.

Dans un journal socialiste suisse, un député de Genève qui est aussi un lettré, répondant à quelqu'un de mes articles de *la Coopération des Idées*, parle de « la phraséologie puérile d'A. Comte », de « son adoration mystique de la femme ». Il écrit : « Le Comtisme pose en principe que tout va mal et que la société est à réformer d'après une formule sortie tout entière du cerveau de Comte, comme Minerve du cerveau de Jupiter ». D'ailleurs, M. Valentin Grandjean ne « méconnaît pas le génie de Comte ».

Celui-là, évidemment, a fait l'effort de consulter quelque encyclopédie ou quelque manuel, et on peut lui

en savoir gré. Tout de même, c'est insuffisant pour juger l'un des plus puissants philosophes de l'humanité. Pourquoi oser juger ce qui est si haut, — et pourquoi bavarder ?

Autres cas. Un publiciste individualiste, M. H.-L. Follin, a découvert la « métaphysique positiviste ». Passons : c'est de l'individualisme qui s'avoue.

Mais un universitaire, M. Parodi, écrit avec détachement : « C'est à l'heure où le positivisme comme philosophie achève de s'éteindre que... ». — Relevons ce mensonge.

Puisque les universitaires savent si bien utiliser leur esprit de corps pour leurs avantages professionnels ou leurs ambitions individuelles, on peut l'invoquer pour leurs remords.

On sait que les messieurs mandarins essayèrent de réduire Auguste Comte par la faim en le faisant révoquer de son emploi de répétiteur à l'École Polytechnique. Ils achevèrent de se déshonorer en tentant l'assassinat sans nom du silence sur l'homme et sur l'œuvre.

Rien n'effacera ces monstrueux attentats contre la pensée organique...

Depuis, tous les cuistres diplômés, sacerdotes malfaisants de l'anarchie intellectuelle et morale, pillent l'œuvre d'Auguste Comte en la dénaturant. Ils croient la rendre méconnaissable par leur verbiage, mais on voit bien la substance vivante qui est au positivisme et le vent des phrases creuses qui est à eux.

Quelle que soit la personnalité plus ou moins sympathique de M. Parodi, il convient donc de le rappeler à la pudeur. Un universitaire ne peut décemment évoquer

l'œuvre ou le nom du grand persécuté de l'Université que pour se repentir.

*
* *

Il y aurait à constituer une ligue d'honnêtes gens, qui entreprendrait une sorte de police intellectuelle et morale et qui pourrait, aussi, être l'embryon du pouvoir spirituel dont nous avons tant besoin.

A cette œuvre de filtration et de salubrité, tous ceux qui ont un foyer d'âme fixe où ils s'animent et se relient, tous ceux qui ne sont pas des poussières errantes, des dissociés prédisposés à toutes les turpitudes de l'instinct ou du sophisme, j'entends donc les catholiques comme les positivistes, pourraient et devraient participer.

Si j'ai cité, par exemple, des cas d'infractions à la moralité et au bon sens intellectuels, à réprimer par tous les moyens dont cette ligue disposera, qui se rapportent au positivisme seulement, c'est parce que je suis positiviste. Mais j'en vois d'aussi graves qui se rapportent au catholicisme, dont on ne saura jamais assez reconnaître les services éminents rendus à la civilisation française.

Il faut intimider les bavards outrecuidants ; il faut rappeler les esprits et les cœurs à l'ordre, — ceux-là par une sage humilité, ceux-ci par l'amour.

C'est dans le prolétariat, préservé par une bienfaisante ignorance et une impulsive générosité, qu'il y a encore le plus de bon sens, et c'est lui qu'il faut garantir d'abord des folies de l'orgueil, des égarements de l'instruction sèche et d'une logique dérégulée. C'est aussi à la jeunesse dite cultivée qu'il faudrait s'adresser, en lui remontrant que l'instruction est peu de chose sans l'intelligence et que l'intelligence n'est rien sans le cœur. Ce sera lui incul-

quer le principe vivifiant du positivisme : *Penser pour agir et agir par affection.*

*
**

Cette œuvre de véritable éducation sociale n'est pas moins difficile qu'utile et urgente. Il y faut, je l'ai dit, le concours des catholiques et des positivistes, auxquels s'adjoindront peut-être quelques sages protestants.

Une telle union peut-elle se faire ? Oui, puisqu'elle est nécessaire.

Il n'y a que deux disciplines assez puissantes, en France, pour régler et relier les esprits : le catholicisme et le positivisme.

Je sais bien que du dehors, l'un et l'autre se peuvent discuter. Tout se peut discuter aussi, et d'abord la vie. Mais il s'agit, précisément, de nous placer au dedans d'un ordre, de subordonner les mouvements de la pensée ou de l'énergie à l'existence, enfin de nous guérir de la manie anarchique, léthifère, de la discussion sur ce qui est nécessaire à la force et à la vie d'une société.

Sans doute, aussi, pour le catholique, le positivisme néglige l'aspiration vers l'absolu, la plus constante de l'âme humaine ; de même pour le positiviste, le catholicisme ne résout point le problème du mal, et donc ne prouve pas Dieu.

Mais ces deux grandes doctrines n'en sont pas moins les plus complètes, les plus vivifiantes, qui puissent satisfaire la raison et la foi, — j'entends les deux ensemble, le cœur et l'esprit. Il y a plus de raison vivante et vivifiante dans le dogme touchant de l'Immaculée-Conception que dans n'importe quelle théorie métaphysique.

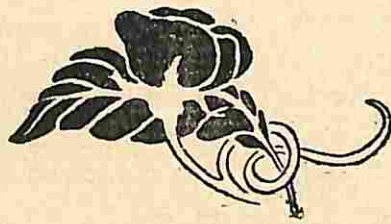
Nous n'avons pas à nous inquiéter de ce qui l'emportera enfin. Aujourd'hui, les croyants et les incroyants sont à peu près également partagés et aussi désemparés. Ni ceux-là ne convertiront ceux-ci, ni ceux-ci ne doivent inquiéter ceux-là dans leur foi.

La tâche d'une ligue d'ordre sera de les reconforter également et de les rallier au principe fixe qui leur convient.

Dans *la Coopération des Idées*, à propos d'un petit livre de M. Albert Jounet, *le Modernisme et l'Infaillibilité*, où se marque trop une tendance aux divagations dissolvantes, je disais : « Ne nous y trompons point ; en France, actuellement, il n'y a que deux disciplines possibles pour un cerveau qui se veut sain, pour une âme qui se veut forte, pour une énergie qui se veut efficace : le catholicisme traditionnel pour les croyants, le positivisme pour les sceptiques. »

Organisons donc la coopération sociale des catholiques et des positivistes.

GEORGES DEHERME.



QUESTIONS LITTÉRAIRES

SATYROS et PROMÉTHÉE

Me pardonnerez-vous d'avoir eu dans les veines,
 D'avoir eu dans mes yeux — ô Déesse au front pur,
 Qui m'aviez fait un don de miel, d'air et d'azur —
 Ce goût voluptueux, pesant, courbé, mystique,
 Du saule élégiaque et du buis romantique ?

Paganisme. — Comtesse MATHIEU DE NOAILLES.

AUJOURD'HUI je veux défendre un peu le romantisme. Trop de gens s'imaginent que nous condamnons en bloc cette période de nos Lettres françaises et que, pour nous, Hugo, pas plus que Lamartine ou que Musset n'existent. Quelle absurdité ! Ce ne sont pas des œuvres que nous critiquons ici, mais des doctrines. Nous poursuivons, dans le Romantisme, les théories individualistes, car nous les constatons funestes pour l'art. Le romantisme discipliné par l'esprit classique peut produire des chefs-d'œuvre ; pour cette raison, en effet, nombre des ouvrages du XIX^{me} siècle dureront. Hugo et les siens renversèrent le vieil ordre établi, soit ; mais ce dont ils ne purent tout d'abord se préserver, c'est de l'inévitable influence du courant classique qui subsistait encore, affaibli. Malgré eux, ils en subirent la domination. Ils n'osèrent ni ne purent se livrer tout entiers, tant le pouvoir de la règle et de l'ordre est puissant. Une fois les lois abolies, on les respecte encore pendant quelque temps, par instinct. Mais la queue du Romantisme, elle, devait se livrer à toutes les excentricités d'un individualisme débridé.

Ainsi donc le romantisme, comme *élément* littéraire, peut féconder une œuvre, mais non pas comme *principe*. Dans l'ordre

social d'ailleurs, type de l'ordre littéraire, l'individu fait partie de la société, mais ne la dirige pas, Il en dépend, il se subordonne à elle.

L'œuvre de Maurice Barrès prouve victorieusement cette affirmation. Peu d'écrivains jusqu'à ce jour possédèrent un tempérament aussi romantique que celui de M. Barrès. Et cependant son amour du précieux et du subtil, sa passion individualiste, son penchant à la volupté, à la « morbidesse » et à la mélancolie, en même temps que son goût pour l'étranger et l'universel, toutes ces tendances, la seule règle classique a su les discipliner et leur trouver leur satisfaction dans les étroites limites de la Lorraine, Nous ne possédons point d'autre exemple aussi vivant et aussi immédiat que celui-ci. Je tiens cependant encore, à cause surtout du contraste qui s'en dégage, à extraire la leçon de deux œuvres différentes : *Satyros* de Goethe et *Prométhée Repentant* de Golberg (1).

Le sujet de la fantaisie dialoguée de Goethe est des plus simples et le sens du symbole se découvre aisément. — Un ermite recueille Satyros qui vient de se blesser en faisant une chute. Le satyre, profitant d'une absence de son hôte, abandonne l'ermitage et se dirige vers la ville. Sur la route, auprès d'une fontaine, il rencontre deux jeunes filles : Arsinoë et Psyché. Cette dernière s'éprend soudainement du faune velu et supplie sa sœur d'aller chercher leur père : Hermès. Celui-ci s'approche, entouré de tout le peuple, auquel le satyre adresse aussitôt un lyrique discours ;

SATYROS. — *Heureux qui peut sentir ce que c'est qu'être dieu, qu'être homme ! et qui, confiant dans sa propre vigueur, se débarrasse, jusqu'à la peau, de tout ornement étranger, et, dès lors, allégé du poids des riens accumulés, libre comme les nuages, éprouve ce qu'est la vie ! Se dresser debout, jouir de la terre, ne plus hésiter maladivement, ne pas se*

(1) Goethe : *Satyros*, traduit par G. Polti et P. Morisse, Sansot. Mécislas Golberg : *Prométhée Repentant*, édition de *La Jeune Champagne*, Reims.

tourmenter avec toutes sortes de prévisions. L'arbre vous devient une lente, le gazon un lapis, les châtaignes crues un exquis régal.

Le PEUPLE. — Des châtaignes crues ! Si seulement qu'on en aurait !

SATYROS. — Qui vous éloigne de ce bonheur céleste ? Qui vous retient loin de lui ?

Le PEUPLE. — Des châtaignes crues ! O fils de Jupiter !

SATYROS. — Suivez-moi, mes amis ! O maîtres de la terre ! Tous unis !

Le PEUPLE. — Des châtaignes crues ! A nous le monde !

Et nous retrouvons, à l'acte suivant, tous nos gens dans la forêt, rassemblés en cercle et tous accroupis à la façon des écureuils, avec des châtaignes dans les mains et rongéant après. Le sage Hermès ne peut s'empêcher de remarquer :

Morbleu ! j'ai déjà de la religion nouvelle une satanée indigestion.

Mais les ennuis ne font que commencer. Le satyre a tôt fait de griser son peuple de discours incohérents, et d'en profiter pour le berner et lui jouer des tours pendables. Démasqué cependant, il est obligé de fuir. Il s'éloigne et, seule, Psyché l'accompagne.

Toute l'idée du poème est contenue dans la phrase mélancolique qui termine cette délicieuse fantaisie :

L'ERMITE. — Et pourtant... une jeune fille le suit.

Gœthe reconnaît, ici, la nécessité de l'ordre et s'y soumet fort librement, mais ne peut s'empêcher, toutefois, de regretter tous les instincts qu'il lui faut dompter. Cette comédie nous indique la mesure suprême : Savoir commander à son individualisme, sans pour cela, se dessécher l'âme. La raison doit guider le sentiment, tout en prenant garde de ne pas l'étouffer (1).

Le *Prométhée* de Mécislas Golberg nous montre le même débat, mais vu sous un jour différent. Prométhée, enchaîné sur un

(1) M. Jules Romains a dramatisé une nouvelle forme de cet antagonisme éternel, lorsqu'il nous fait voir, dans *La Vie Unanime*, l'individu hésitant à soumettre sa conscience à la conscience de la ville.

rocher du Caucase, reconnaît, lui aussi, la nécessité de l'ordre, mais, s'écrie-t-il :

Il n'y a pas qu'une fatalité et qu'un ordre, mais il existe deux fatalités et plusieurs ordonnances... Tout est vrai. Ma loi et la leur sont justes. Oui ! Le crépuscule est beau. La rêverie berce. L'aménité embaume l'amour. L'ombre accompagne la lumière.

Par *fatalité*, Golberg entend certainement un principe qui produit, toujours, dans tous les cas, les mêmes inévitables effets. Et il a raison. Mais l'une de ces fatalités se nomme : l'ordre ; l'autre : l'anarchie. Le Prêtre d'ailleurs le lui dit :

Ta démençe a outragé la raison, Titan !

Oui, ce sont ses longues méditations sur les cîmes qui ont affolé le demi-dieu. Aussi, désespéré, Prométhée permet-il au Prêtre de supplier Zeus en sa faveur.

Le PRÊTRE. — Rends à Prométhée la liberté et il deviendra une force hostile pour ton nom, mais que tu guideras... Il faut que le Titan délivré maudisse la lumière afin que ta sagesse puisse le dompter.

Mais Prométhée, à peine délivré, se prend à espérer une lointaine revanche. Goethe se soumet, Golberg se résigne ; voilà toute la différence. Elle est énorme, soit ; mais tous deux reconnaissent la fatalité de l'ordre, Le premier la croit immuable, le second espère pouvoir la changer. Le problème éternel est, dans ces deux drames, nettement posé. Un tableau pourra, peut-être, fixer cette antithèse.

<p><i>La raison,</i> grâce à <i>la tradition</i> et à <i>l'hérédité,</i> produit <i>l'ordre,</i> qui permet le dével' de <i>la civilisation,</i> qui est <i>le bien</i></p>	<p>par contre</p>	<p><i>L'instinct,</i> grâce à <i>la spontanéité</i> et à <i>l'individualisme,</i> produit <i>le désordre,</i> qui ramène à l'état de <i>la nature,</i> qui est <i>le mal</i></p>
---	-------------------	--

— Ah ! Ah ! le Bien, le Mal ! — ne vont pas manquer de s'étonner quelques-uns ; et ils ajouteront avec Sganarelle :

Oui, cela était autrefois ainsi, mais nous avons changé tout cela ! Le bien, pas plus que le mal, n'existe en tant qu'entité absolue. Il y a... des nuances.

C'est vrai ! j'oubliais :

*Oh ! la nuance seule fiance
Le rêve au rêve et la flûte au cor !*

Très bien ! Mais avec la manie de ne se plaire à contempler que les nuances, on en arrive bientôt à ne plus apercevoir l'antithèse initiale. Or, pour agir, la netteté de vue est nécessaire. Si nous voulons rêver, allons, avec Anatole France et Rémy de Gourmont, nous installer dans les bibliothèques, pour n'en plus sortir !

Soyons affirmatifs pour être constructeurs. L'architecte qui douterait de tout : du terrain, des matériaux, des ouvriers et de lui-même, aurait bien des chances de ne jamais élever un monument !

Un œil juste pour juger et ne rien rejeter d'essentiel, et une saine raison pour guider l'inspiration : voilà l'indispensable. Disciplinons toutes nos tendances, mais ne les supprimons pas.

JEAN-MARC BERNARD

MEMENTO. — **L'ÉVEIL.** — Ce délicat petit volume, avec sa couverture fleurie et printannière procure comme un délassement au milieu des travaux quotidiens : ce ne sont rien que de brèves notations, pourtant ; mais au moins ne nous montrent-elles pas une sensibilité exagérée comme la presque totalité des œuvres de nos poétesses contemporaines. De la noblesse, de la simplicité et de l'exactitude, telles sont les qualités de l'ouvrage de M^{me} Gabrielle Rosenthal. Ceci par exemple (p. 139) :

J'ai cueilli deux roses ce matin, deux roses préservées par miracle des gelées du matin : l'une, pourpre, à la chair épaisse, lourde de forme, de parfum ; l'autre, pâle aux larges pétales dilatés.

Et puis, je n'ai su qu'en faire. Je les ai laissées mourir sur le sable d'une allée.

POÉSIES COMPLÈTES D'EMMANUËL SIGNORET. — M. André Gide a droit à la reconnaissance de tous les écrivains. Il était déplorable que les œuvres d'un poète comme celui-ci demeuraient éparpillées dans des plaquettes épuisées et incomplètes.

Emmanuel Signoret nous apparaît aujourd'hui peut-être comme le plus grand lyrique que nous ayons jamais eu. Lyrique et non romantique, car chez lui la richesse de la poésie ne provient pas d'une extraordinaire abondance verbale, mais plutôt de la splendeur des images et du choix des mots sonores et harmonieux. Sur certains points, il serait curieux de le comparer à Stéphane Mallarmé.

Ce nouveau volume contient : *Vers Dorés, Daphné, la Souffrance des Eaux, Douze Poèmes, Tombeau dressé à Stéphane Mallarmé et le Premier Livre des Elégies*. On regrette de ne pas trouver dans cette œuvre un plus grand nombre de sonnets. Ce poème, par sa forme stricte, le forçait à plus de concentration ; de la sorte, son lyrisme exubérant y gagnait en précision et en intensité. Son chef-d'œuvre demeure toutefois : *la Fontaine des Muses*.

On ne comprend guère que, jadis, on ait pu assimiler Signoret à ses confrères symbolistes. Maurras eut tort de ne pas reconnaître ce génie qui ne doit rien aux romantiques, pas plus qu'à leurs successeurs. Emmanuel Signoret est obscur et splendide comme Pindare.

J.-M. B.

LIVRES REÇUS : *Louis XI en Pèlerinage*, Etude historique, par Marcel Navarre (1 vol. in-8°, 5 fr., Bloud). — *De l'Ombre et de la Solitude*, sonnets familiers, par Louis Dumont (1 vol. in-16, 2 fr., le Beffroi). — *La Ville Charnelle*, par F.-T. Marinetti (1 vol. in-16 carré, 3 fr. 50, Sansot).

PROPOS de THÉÂTRE

Les Nuées, comédie par MAURICE PUJO (Nouvelle Librairie Nationale). — **Le Demi-Dieu**, scènes et dialogues philosophiques, par HENRI FOCILLON (Sansot). — **Pantagruel** par HUBERT FILLAY (*Le Jardin de la France*, Blois).

NON, depuis la représentation lointaine de *Rabagas*, je ne me souviens pas d'avoir goûté une pareille jouissance. Je le dois à la lecture des *Nuées* de M. Maurice Pujol, et je confesse que cette jouissance n'a rien à démêler avec la charité chrétienne. Elle est du même ordre que le plaisir qu'on éprouve quand on voit un fat empocher un bon coup d'épée ou quelque malappris bousculé par le poing expérimenté d'un boxeur.

M. Maurice Pujol fit représenter son œuvre à Paris, ce dernier hiver, sur le vaillant théâtre d'Action Française. « *Les Nuées*, comédie contemporaine, imitée d'Aristophane, » nous dit l'auteur. Elles ne tendent pas à nous exhiber une tranche de vie réelle. Leur but est plus élevé. A l'exemple des *Nuées* du vieux comique grec, les nôtres sont grosses d'observation et de satire et crèvent sur bien des têtes en une grêle de traits aussi pénétrants que rapides, justes et acérés. Il ne s'agit pas ici, comme dans les *Loups* du regretté Comte d'Adhémar, d'une suite de scènes empruntées à la franche humanité et se déroulant dans un milieu pris sur nature. Il me semble reconnaître dans les *Nuées* de M. Pujol un travail de synthèse et non d'analyse. On y résume, on y concentre les aspirations et les tares de la classe qui s'intitule dirigeante, telle que nous la devons au Suffrage Universel appliqué sans correctif. On nous y montre, non des reproductions de

figures vivantes, mais des types construits de traits épars soigneusement rassemblés et choisis. Vous chercheriez vainement autour de vous le siège social de la parlote Broussaille et le bistro électoral où, entre deux demi-setiers, Chambart et Bidou exercent, sur le zinc, leur droit de vote. N'importe ! Que de vérité, que de philosophie précise se dégage de cet ensemble hypothétique et de cette ambiance de rêve !

Manufacturier avide et retors, tondant ses ouvriers comme un squatter d'Australie fait ses moutons et affamant le personnel de son usine au nom de l'universel bonheur ; — candidat arriviste rêvant d'un siège législatif rembourré de traitements progressifs, — progressifs autant que l'impôt sur le revenu ; — directeur de Revue socialiste préconisant en aphorismes béats la communauté des richesses et prenant, dans la pratique, l'exact contre-pied de ses théories ; — général musicien et bellâtre aspirant à mener notre armée en un troupeau de fédérés, dangereux seulement pour leurs concitoyens ; clubman sournoisement fêtard, tout confit en principes les plus vertueux du monde ; — pion nourri à la viande creuse des sophismes de Tolstoï, pauvre diable que le rude régime du *struggle for life* ne tarde guère à désabuser, et ceux ni moindres ni pires que je passe, ce *Démos*, par exemple, incarnation du populaire, ballotté entre ses appétits, l'honnêteté de son atavisme et les misérables enseignements dont on le sature, ils défilent sous nos yeux, pérorant à nos oreilles, se gourment, s'exploitent, se vilipendent pour notre plus intime satisfaction. Et nous entendons là les mots nouveaux, « vie intégrale, doute méthodique, etc. », dont maintenant nos intelligences sont rebattues : et de tant d'hypocrisie doucereuse, de tant de luxure bouillonnante, de tant de mensonge impudent, il se dégage une ironie énorme, un comique irrésistible ; et on se demande vraiment si les puissants du jour qui professent et inspirent de si dangereuses billevesées, si les êtres en chair et en os qui se réclament de pareilles théories et aspirent, que dis-je, parviennent à nous régir, sont plus inconscients qu'ils ne sont malhabiles, imprévoyants ou criminels !

Quoiqu'il en soit, M. Maurice Pujo pousse une belle huée de protestation. Nous saluons dans sa voix la clameur indignée de la conscience publique elle-même. Sardou, à son heure, en usa de pareille sorte, avec *Rabagas*. Mais ce *Rabagas*, si débordant d'ailleurs de verve moqueuse et de justicier bon sens, était plutôt un ouvrage de circonstance, inspiré par de lamentables conjonctures qui, espérons-le, ne se reproduiront pas. Les *Nuées* signalent le chemin périlleux où s'engage méthodiquement, de propos délibéré, une société entière. Il est courageux de protester contre cette course à l'abîme. Il est glorieux de tâcher à enrayer le mouvement. On ne saurait trop louer M. Maurice Pujo pour le zèle et le talent qu'il déploie, en compagnie de quelques confrères, dans une si généreuse entreprise, sur ce noble théâtre d'Action Française.

Le Théâtre d'Action Française, nous lui devons peut-être un jour, faute de mieux, le relèvement de notre art dramatique. Il est en train de s'enjuiver, notre art dramatique national. Et l'observation ne vient pas de moi. Je la cueille dans l'excellente préface que M. Pujo a placée au seuil de ses *Nuées*. C'est un morceau achevé de critique littéraire qui complète, qui explique à merveille la pièce du jeune et brillant écrivain, qui ouvre de larges vues sur l'état et sur les tendances du théâtre contemporain.

M. Henri Focillon n'a pas, je le crains, les aspirations vengeresses de M. Maurice Pujo. Ses *Dialogues Philosophiques* procèdent d'une méthode que Renan a pratiquée et mise en honneur. M. Focillon insinue le doute universel et cultive l'ironie voilée. Sans tambours et sans trompettes, sous l'égide d'un faux Hercule, sous la bannière de cet insupportable Faust et du non moins encombrant et ridicule Méphistophélès, l'auteur des présents dialogues part en guerre, j'ai cru le comprendre, contre le miracle et contre l'idée catholique. L'expédition manque un peu de périls, les foudres de l'Inquisition ne terrassant plus personne, du moins ici-bas, et je doute qu'elle rapporte, à celui qui l'entreprend, beaucoup de gloire. Il n'est pas bien malaisé de dau-

ber sur les choses de Foi, et Voltaire lui-même ne nous fait plus rire. Je dois cependant signaler avec éloges le style de M. Focillon qui écrit clairement, correctement et sobrement. Son discours, encore que dépourvu d'ailes, chemine d'une allure dégagée.

Et j'ai hâte de me replonger dans la lecture du *Pantagruel* de M. Hubert-Fillay, une farce ou sottie magnifiquement éditée à Tours, représentée aux environs de la ville des Mame, et sur laquelle, en ayant déjà touché quelques mots, je m'étais promis de revenir. La joyeuse et truculente pièce fut représentée par des amateurs réunis en société sur un de ces théâtres de plein air que je ne prise guère, pour ma part, mais dont la mode, en ce moment, fait fureur. Il me plaît de reparler du consciencieux ouvrage de M. Hubert-Fillay, premièrement pour marquer en cet essai une méritoire tentative de décentralisation artistique; ne nous moquons pas de la décentralisation, elle double les forces vives de notre pays; secondement pour féliciter l'auteur de l'ingénieuse mise en œuvre des éléments qu'il avait sous la main.

Les comédiens vous diront qu'il existe de « mauvais rôles », des rôles dont le titulaire espère tirer grand parti et qui, les trois-quarts du temps, pour des raisons variées, ne portent aucunement sur le public. Pareillement, on rencontre des sujets difficiles, et les thèmes de *Pantagruel* et de *Panurge* sont de ce nombre. Ah! c'est que les héros de Rabelais dépassent de beaucoup les ordinaires proportions humaines; c'est qu'en les incarnant aux feux de la rampe, on court risque d'amoindrir la vision idéale que le spectateur contemple d'eux dans le miroir de son cerveau.

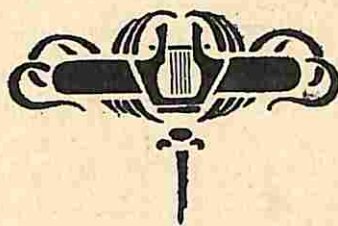
M. Hubert-Fillay a fort adroitement tourné cet écueil. Il a pris au texte même du Curé de Meudon tout ce qu'il était possible de lui prendre comme dialogue. Pour le surplus, il a su y coudre des pièces de sa façon, tel un « stoppeur » habile fait des reprises invisibles sur un vêtement de haut luxe. La contribution de M. Fillay s'unit à merveille au texte rabelaisien et ne dépare nullement celui-ci. Quant à l'action elle-même, c'est l'aventure de la femme

muette subitement loquace et du mari qui supplie qu'on le rende sourd pour se débarrasser des palabres à jet continu de sa moitié et, en ce nouvel état, demeure insensible aux réclamations du médecin sollicitant des honoraires. Le tout se complique des incertitudes du bon Panurge, alternativement résolu à se marier et à ne se marier point.

Grâce à M. Hubert-Fillay et à ses interprètes, on a dû passer quelques bonnes heures en ce doux Blésois, où la gaieté souriante et de bonne compagnie qui caractérisait le talent du pauvre Edouard Blau flotte, pour ainsi dire, dans l'air et imprègne toutes les âmes.

GEORGES BRUNET.

LIVRES REÇUS : *Velléda*, pièce tragique, en vers, par Maurice Magre (Toulouse, Privat). — *Un Divorce*, pièce en trois actes par Paul Bourget et André Cury (Plon).



Notes Bibliographiques.

La COMPAGNIE de JÉSUS, ce qu'elle est, ce qu'elle veut, ce qu'elle fait, par Pierre SUAU (Bruxelles, Albert Dewit).

Ceci est une conférence, prononcée à Bruxelles le 27 mars dernier. Elle mérite de ne point passer inaperçue autant par la personnalité de son auteur que par l'importance du sujet. C'est une apologie, énergique, mais sobre. Elle éclaire les points importants de la question.

Le P. Suau, semble-t-il, a été surtout à l'aise pour parler de l'œuvre des Jésuites dans le passé :

Héritier de la Renaissance, l'humanisme, au XVI^m siècle, dit-il, s'imposait à l'Europe et c'est au nom des lettres et de la vertu, c'est-à-dire de la virtuosité, que la libre-pensée tentait de déprécier la foi. La Compagnie entra dans le courant et l'endigua. Parce qu'en l'éducation classique, elle voyait avec raison le meilleur instrument de culture générale, elle devint et est restée le champion résolu du classicisme, n'acceptant, quand elle le peut, de préparations spéciales qu'après leur avoir donné pour base cette formation du goût et des facultés qu'assurent les humanités, nourrissant et propageant le culte désintéressé des lettres...

...La Compagnie a, d'abord, préservé du protestantisme une partie de l'Allemagne et de l'Europe. En Angleterre, sous Marie Tudor, des torts irréparables avaient été encourus. Elle y fut envoyée après, et y prêcha, à la fois, le respect au Pape et la fidélité à la Reine. Ce qui, bien entendu, ne l'empêcha point d'être martyrisée pour son papisme et calomniée dans son loyalisme. Par ses catéchismes, ses controversistes, ses collèges, elle défendit d'autres nations contre l'envahissement ininterrompu d'erreurs, fruits et dérivés du Protestantisme : ici le Baïanisme, ailleurs le Jansénisme. Tant que cette digue resta debout, le philosophisme du XVIII^m siècle fut, en partie, contenu. La digue abattue, tout fut submergé.

Et tout ceci est bien résumé et fort exact. Quelquefois, le P. Suau donne des détails savoureux :

Aussi bien, leurs moindres audaces doctrinales (des Jésuites) ont-elles toujours fait crier au scandale. A l'âge d'or de l'absolutisme, sous Philippe II, et dans un livre officiellement destiné à l'éducation du prince royal d'Espagne, Mariana eut le courage de flétrir le despotisme, et la

témérité d'affirmer qu'en certains cas le tyrannicide pouvait être nécessaire et légitime. Cela fit un joli tapage; je parie que le meurtre du roi Carlos de Portugal sera attribué à Mariana...

Mais tout cela n'est rien. Pour le temps actuel, le problème est plus grave. En somme, à quoi tendent les efforts des Jésuites dans un pays comme la France? Et n'est-on pas attristé quand on compare l'ampleur de leurs sacrifices avec le résultat obtenu? Le P. Suau a sur ce sujet une belle tirade qui ne manque pas d'un certain lyrisme paradoxal :

Entrez dans un noviciat de la Compagnie : le niveau intellectuel est supérieur à la moyenne ; la bonne volonté est sans mesure. D'une jeunesse ainsi disposée, il semble qu'une direction habile devrait tirer des prodiges. Repassez trente ans plus tard : un quart, peut-être un tiers, n'est plus, et parmi ceux qui restent, aucun académicien, aucun inventeur, probablement aucun grand homme. Qu'en a-t-on fait ? bien des choses, et peut-être des choses disparates. Ils ont beaucoup appris, enseigné, surveillé, prêché, conseillé. Ils ont des connaissances et une expérience peu communes, mais ils ont perpétuellement donné de leur fonds, forcés parfois d'improviser et de s'adapter péniblement à des fonctions imprévues. Ils sont défranchis et pour cause. Quelques-uns, privilégiés par les circonstances, ont pu se spécialiser et devenir éminents, mais Bollandus n'a point fait souche en tous pays. Aux autres, écrivains, orateurs ou maîtres, il a manqué le loisir et jusqu'à l'idée de penser à soi, la facilité de travailler pour soi et non pour d'autres. Ils ont servi, oublieux de briller. Leur savoir et leur jeunesse s'en sont allés, arrachés par des élèves qui leur devaient leur succès, et peut-être l'oublieront. Au terme de sa course, le fleuve est appauvri, tandis que des rivières nées de ses eaux coulent à pleins bords.

Mais c'est un résultat déplorable, dira-t-on. Oui, déplorable... à moins qu'il ne soit un peu admirable. Pour bâtir la chaussée et la rendre viable, on disposait de blocs de granit et de Carrare, en même temps que de médiocres cailloux. On a pulvérisé ces blocs précieux; on les a jetés dans le sable. Ils se sont perdus; mais qu'importe, si, par la route faite de leurs débris, l'Eglise a pu passer ?

Voilà bien l'objection la plus forte que l'on puisse opposer aujourd'hui à la Compagnie de Jésus. Car enfin, en mettant à part le tiers de ses membres qu'elle envoie aux Missions, le fait de soutenir en France quelques maisons de retraite et quelques Congrégations de la Sainte Vierge, vaut-il vraiment que l'on y consacre l'élite des vocations sacerdotales dans notre pays? Le gaspillage n'est une chose sublime que dans le romantisme de Cyrano ou de Flambeau, et il devient très inquiétant à l'heure où notre clergé séculier, obligé seul de faire front à la bataille, se sent cruellement décimé. Le Carrare doit être réservé

pour des statues, et ce n'est pas le moment d'employer un évêque possible à l'apostolat des confessionnaux ou des parloirs.

La Compagnie de Jésus a pour devise : « Procurer la gloire de Dieu la plus grande, et le plus possible. » Elle est « une troupe aux ordres du pape. » Et le P. Suau ne craint pas de dire « qu'aux intérêts de l'Eglise et à la gloire de Dieu, le gouvernement de la Compagnie sacrifierait la Compagnie elle-même. » Nous avons donc le droit d'espérer que, courageusement, tous ses efforts se porteront chez nous vers les vocations ecclésiastiques qui se révéleront à elle, et que loin de chercher à enfler des troupes condamnées à une action médiocre et paralysée, elle montrera aux jeunes clercs le vrai terrain la bataille religieuse : le ministère paroissial. Ce n'est vraiment qu'aux époques d'abondance et de pléthore qu'on peut se livrer au jeu des forces perdues.

A. P.

LE LAROUSSE POUR TOUS

La publication du *Larousse pour Tous* avance rapidement, et la troisième série, qui vient de paraître, nous conduit presque jusqu'à la fin de la lettre D. Aussi remarquablement documentée, aussi richement illustrée que les deux premières, cette nouvelle série forme une superbe brochure de 160 pages qui ne contient pas moins de 1420 gravures, 7 planches en couleurs, 11 tableaux synthétiques et 16 cartes. On remarquera tout particulièrement les quatre magnifiques planches des *Costumes* qui reproduisent avec un rare souci d'exactitude et une merveilleuse finesse de coloris toute la série des costumes civils et militaires à travers les âges, la belle planche des *Animaux domestiques*, le curieux tableau des *Coiffures*, etc..

Quant aux articles qui mériteraient d'être mentionnés, il serait trop long de les énumérer ici et nous nous contenterons de citer au hasard les mots *Cloche*, *Coalition*, *Code*, *Cœur*, *Colonie*, *Comédie*, *Commerce*, *Communauté*, *Contrat*, *Corail*, *Corps*, *Cours*, *Crédit*, *Croisades*, *Cuir*, *Danemark*, *Dentelles*, *Distillation*, etc. Il est impossible de condenser sous une forme plus substantielle et plus précise autant de matières utiles qu'on a su le faire dans ces articles qui sont de véritables modèles du genre, et ce nouveau dictionnaire justifie bien son titre, car il mettra à la portée de tous une masse de renseignements telle qu'on en avait jamais rassemblé dans un ouvrage aussi peu coûteux. (La série, 3 francs, chez tous les libraires).

LA VIE MÉRIDIONALE

FÉLIBRIGE et POLITIQUE

HENRI Vaugeois écrivait un jour : « *L'Action Française* existe pour sauver les vrais citoyens, les bons citoyens, du péché d'oubli. » C'est de l'oubli des graves événements qui se déroulèrent dans leur région que les sections languedociennes d'Action Française ont voulu sauver leurs compatriotes du Midi. En juin 1907, le sang coulait à Narbonne, le Bas-Languedoc était occupé militairement, des régiments français s'insurgeaient et marchaient les uns contre les autres ; il était nécessaire, au moment de leur anniversaire, de rappeler ces troubles si graves et d'en déterminer les causes.

L'Action Française l'a fait en lançant un appel aux Languedociens. Laissant aux vagues oppositions libérales l'inoffensive attaque des hommes qui passent — a-t-on assez crié : à bas Waldeck, à bas Combes, à bas Pelletan ! — elle a dénoncé les institutions républicaines comme responsables de l'affreuse crise du Languedoc. On estima qu'elle avait frappé juste à voir l'émoi du Gouvernement. Le 21 juin et les jours suivants, les agents de police lacérèrent avec fureur les grandes affiches jaunes, posées sur les murs des villes et des villages des régions viticoles, démontrant que la crise avait pour auteur responsable le régime républicain et que celui-ci ne pouvait y porter remède.

Malgré le zèle de la police, le texte fut lu et passionnément commenté. La presse même s'en mêla. Que les journaux patentés du Bloc aient essayé de ridiculiser l'initiative de *L'Action Française*, il n'y a pas lieu de s'en étonner : ils sont payés pour remplir cette besogne. Mais c'est avec une vive surprise que l'on a pu lire dans le *Vivo Prouvenço* une grossière sortie contre *L'Action Française* et son *Appel aux Languedociens*. Le *Vivo Prouvenço* est un des organes quasi-officiels du Félibrige, et, à ce titre, devrait être tenu à une grande réserve sur ces sujets ; le Félibrige, dont il est le porte-parole, s'est interdit, dans ses statuts, toute intrusion sur le domaine politique ; encore faudrait-il que les bulletins qu'il inspire et qu'il patronne observassent la même ligne de conduite. Mais les dérogations à cette neutralité sont spécialement insupportables lorsqu'elles prennent le ton de l'entrefilet dont on va lire des extraits.

Je traduis, afin d'épargner au lecteur l'in vraisemblable provençal du chroniqueur anonyme, qui écrit notamment : *es tout particulièrement ridicule... prepauson en d'aficho mounumentalo... anan aceta si clicbat fa d'avanço...* enfin, le clou : *despièi Francès I^{er} jusqu'à Louis XVI.* O Mistral, où êtes-vous?... Mais passons sur ces... gallicismes (je suis indulgent), et ne nous occupons que du sens de ces mauvaises phrases.

Le *Vivo Prouvenço* déclare que les vigneron ne doivent pas se préoccuper de la Politique. Et pourquoi donc ? Doivent-ils ignorer le Pouvoir, alors que le Pouvoir ne les ignore pas ? Et si un Gouvernement les reçoit à coups de fusil, ne doivent-ils pas se demander si un autre Gouvernement ne les traitera pas mieux ? *L'Action Française* déclare que cette crise est politique, que le remède est donc politique. Réfutez ses raisons, avant d'appeler odieuse son attitude. L'abstention que l'on propose aux vigneron rappelle celle que l'on a voulu imposer aux catholiques. Aux uns et aux autres, on disait : *Pas de politique !* Coïncidence étrange, ce sont des républicains qui, dans les deux cas, viennent demander qu'on ne se préoccupe pas de politique, c'est-à-dire du Gouvernement républicain actuel. Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse !

Si l'intervention de tout groupe politique dans les affaires de la viticulture est odieuse, il paraît au *Vivo Prouvenço* qu'elle est en outre *ridicule* lorsqu'il s'agit de *L'Action Française*. La passion républicaine aveugle le chroniqueur anonyme : *L'Action Française* a toujours, en effet, parlé dans les meilleurs termes du Félibrige et de son illustre chef ; elle compte parmi ses fondateurs des félibres provençaux, comme Amouretti et Maurras ; enfin, et surtout, elle ne cesse de réclamer l'autonomie provinciale ; dans *l'Appel aux Languedociens*, elle montre qu'une large décentralisation régionale est indispensable pour résoudre la crise du Midi. Ces revendications sont celles du Félibrige et un Félibre aurait dû les signaler avec sympathie, tout en indiquant, s'il craignait de se compromettre, qu'il n'avait pas à se prononcer sur la partie politique de *l'Appel*.

Alors, poursuit l'anonyme, *ils s'imaginent, à Paris, que nous allons accepter leurs clichés...* Notons la petite perfidie de ce à Paris : on semble dire aux bons Félibres : voyez ce que ces Parisiens viennent nous raconter... — Le chroniqueur du *Vivo Prouvenço* se trompe ou veut tromper ses lecteurs ; s'il avait lu l'affiche dont il parle, il aurait vu qu'elle était signée des « sections languedociennes ». Je puis lui assurer, en outre, pour calmer son particularisme, que ce projet d'*Appel* a été conçu, que le texte de *l'Appel* a été rédigé en terre d'oc, par d'authentiques languedociens qui n'avaient rien de *franciman*.

Ces clichés, dont parle l'anonyme, c'est l'évocation des « quarante rois qui ont fait la France ». Mais nous avons eu l'idée d'interroger l'histoire véridique, *vertadiero*, ajoute-t-il sur un ton de triomphe, et il nous apparaît clair comme le jour que les Rois n'ont pas fait, mais bien défait la patrie. Le *Vivo Prouvenço* est donc certain que Hugues Capet a trouvé notre patrie bien constituée, avec ses frontières naturelles, l'ordre et la paix, et que les héritiers de ce roi l'ont peu à peu amoindrie ; le dernier, sans doute, l'a réduite à n'être plus qu'une minuscule province. Voilà ce qui apparaît à *Vivo Prouvenço* ; il doit lui apparaître aussi que deux et deux font six et que l'eau bout à 30 degrés centigrades.

Imaginations néfastes, continue-t-il, cette affirmation que nous sommes dominés par les Juifs, les Protestants, les Maçons et les Métèques : *La doctrine félibréenne nous en affranchit*. Je croyais, pour ma part, — et je continue à croire — que le Félibrige, essentiellement réaliste, ne prend pas pour une imagination la notion de race, qu'il ne peut voir dans les Juifs et dans les Métèques que des étrangers dont il faut se méfier ; quant à la Maçonnerie, il suffit d'ouvrir les yeux pour se rendre compte de sa puissance ; les faits sont là, d'autre part, pour nous montrer que les Protestants occupent la majeure partie des plus importantes fonctions publiques. Mais ce chroniqueur paraît vouloir détourner l'attention d'un autre côté ; il paraît tenir à ce qu'on prenne cette dénonciation des Quatre-Etats pour une *imagination néfaste* ; néfaste, oui, certes, mais aux membres des Quatre-Etats Juif, Protestant, Maçon et Métèque, et néfaste à eux seulement. Le chroniqueur anonyme ne ferait-il pas partie de l'un de ces Etats ?

Enfin, pour terminer, une belle énormité : *les Rois ont toujours traité le Midi en pays conquis*. Où a-t-il trouvé cela ? Pas dans l'*istori vertadiero*, toujours : pays conquis, le Midi ! De toutes les Provinces de France, il fut traité, au contraire, en privilégié : la Provence avait ses Assemblées Générales et ses libres Consulats ; le Languedoc avait ses Etats Généraux, qui faisaient l'admiration de l'Europe ; le Béarn et les Provinces Pyrénéennes formaient de véritables petites républiques. Et l'on ose parler de pays conquis ! Conquis, il le fut, et depuis la Révolution seulement, par l'odieuse Constituante qui dépeça en tronçons arbitraires ces merveilleuses provinces, si vivantes, qui leur ôta leurs Parlements autonomes, leur Cour-des Comptes et tout leur patrimoine traditionnel.

D'ailleurs, à quoi bon examiner ainsi les extravagantes affirmations de cet anonyme ? *L'Action Française* avait démontré point par point que la République ne peut fournir de solution à la crise viticole ; elle avait notamment fait observer que, dans un régime démocratique, le

droit des minorités est écrasé par la force des majorités et que les quatre ou cinq départements viticoles du Languedoc ne pouvaient qu'être traités en parias par les autres départements de la France ; elle avait montré qu'un Parlement composé d'incapables ne peut faire que de mauvaises lois économiques. Qu'a répondu le *Vivo Prouvenço* ? Rien et rien. Il a cru s'en tirer par des coqs-à-l'âne, et n'a ainsi donné que la mesure de son embarras devant les éclatantes vérités énoncées par l'*Action Française*.

On jugera peut-être excessive l'importance que nous attachons à ce ridicule entrefilet. Mais il n'est pas inutile, je crois, de relever les indigents procédés dont on use vis-à-vis de l'*Action Française*, et il importait aussi de démasquer les écrivains qui s'embusquent dans le Félibrige pour y servir leurs rancunes ou leurs intérêts, et qui ne peuvent que nuire à cette noble Ecole, tout en dénaturant sa doctrine et son enseignement.

HENRI ROUZAUD



ÉCHOS

Le 21 Juillet dernier, une délégation composée de *MM.* de Lahondès, Bacquié-Fonade, Henri Rouzaud s'est rendue chez *M.* le Recteur de l'Université de Toulouse au nom de diverses sociétés locales, la Société Archéologique du Midi de la France, le Syndicat d'initiative, les Toulousains de Toulouse, le Comité des Sites et Monuments, le Comité pour la protection des Monuments et des Paysages du Midi. Elle venait attirer l'attention de l'autorité académique sur les bâtiments de l'Ancien Grand Séminaire, qui offrent un grand intérêt artistique et archéologique, et auxquels l'*Ame Latine* a consacré un article dans son dernier numéro.

Après avoir pris connaissance du mémoire qui lui était présenté, *M.* le Recteur a assuré les membres de la délégation que leurs desiderata étaient trop justes pour qu'il n'en fût pas tenu compte et il a décidé de communiquer le mémoire qui les contenait à l'architecte chargé des réparations.

Nous sommes donc à peu près certains, d'ores et déjà, qu'aucun acte de vandalisme n'est à redouter pour l'ancien Collège de Périgord. La Tour sera respectée ; sa façade sur la rue sera débarrassée du badigeon et les briques seront rejointoyées. Quant à la galerie de bois qui est sur la cour, elle sera, elle aussi, conservée dans son intégrité.

De plus, *M.* Perroud a annoncé que la salle romane de la Tour de Maurand serait toujours accessible aux visiteurs. La grande pièce qui la précède et qui la commande devant être affectée aux cours d'Histoire de l'Art, on n'y installera aucun service administratif.

Conformément aux vœux formulés par la délégation, il y sera réuni divers objets intéressant l'antique Université de Toulouse, des diplômes, des sceaux, des portraits, les plans de notre ancien quartier latin et des diverses représentations des Collèges d'autrefois, etc., bref, un petit musée qui s'harmonisera avec les voûtes romanes de la salle.

Enfin, sur la muraille de la Tour qui borde la rue du Taur, sera apposée une plaque qui portera l'inscription suivante : Tour de Maurand, XII^e Siècle. — Collège de Périgord, 1360-1790.

Notre Université a bien prouvé, en cette circonstance, combien elle était attachée à Toulouse, et comment elle savait défendre son passé.

BLOUD & C^{ie}, éditeurs, 4, rue Madame (Paris, VI^{me})

NOUVELLE COLLECTION

PHILOSOPHES ET PENSEURS

Vol. in-16, de la Collection *Science et Religion*

Prix. 0 fr. 60 — Avec reliure spéciale. 0 fr. 95

Vient de Paraître :

Les Idées Morales d'Homère (490), 1 v., par Eug. Beaupin.
Galilée (503), 1 vol., par le Baron Carra de Vaux.

Récemment Parus :

Socrate (462), 1 vol., par Georges Chantillon.
Les Idées Morales de Victor Hugo (484)
1 vol., par Maurice Souriau, professeur à l'Université de Caen.
La Philosophie Grecque avant Socrate (480-481)
2 v., par Albert Leclère, prof^r à l'Université de Fribourg (Suisse). — 1^{er} 20
Newton (437), 1 vol., par le Baron Carra de Vaux.
Les Idées Morales d'Horace (451)
1 vol., par Victor Giraud, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse).
Cournot (440), 1 vol., par F. Mentré, professeur à l'Ecole des Roches.
Darwin (438-439)
2 vol., par Emile Thouverez, prof^r à la Faculté des lettres de Toulouse.

Ont Paru :

ARISTOTE. — Idées Morales de SOPHOCLE. — Idées Morales de
CICÉRON. — EPICURE. — Idées Morales de M^{me} de SÉVIGNÉ. —
KANT, FICHTE, GOBINEAU, TAINE, COMTE, JOUFFROY, SPENCER,
STUART MILL, LEIBNITZ.

QUESTIONS PHILOSOPHIQUES

Vol. in-16, de la Coll. *Science et Religion*. — Prix : 0 fr. 60

Vient de Paraître :

LE PROBLÈME DE DIEU et LE PRAGMATISME (487), par L. Christiani,
1 volume.
AGNOSTICISME et ANTHROPOMORPHISME (493), par A.-D. Sertillanges,
1 volume

QUESTIONS HISTORIQUES

Vol. in-16, de la Coll. *Science et Religion*. — Prix : 0 fr. 60

Vient de Paraître :

UN CLERGÉ NATIONAL et SOCIAL. — *Le Clergé Irlandais*, par Georges
Goyau (488). — 1 volume.
LE DIVORCE PENDANT LA RÉVOLUTION (489), par Michel Prevost,
1 volume
L'ÉGLISE CATHOLIQUE DANS LE CONTINENT NOIR (498), par J.-B.
Piolet et Charles Vadot. — 1 volume.
LA SÉPARATION aux ETATS-UNIS. — *Histoire, Lois, Coutumes, Documents*
(499-500), par Félix Klein, prof^r à l'Institut Catholique de Paris. — 2 v., 1^{er} 20
LA QUESTION MICHEL SERVET (501), par Claude Bouvier. — 1 vol.

Questions d'Écriture Sainte

Volumes in-16, de la Collection *Science et Religion*. — Prix. 0 fr. 60

Vient de Paraître :

JÉSUS MESSIE ET FILS DE DIEU (497), par M. Mangenot. — 1 vol.
LA CRITIQUE TRADITIONNELLE ET LES NOVATEURS (504), par
Sa Grandeur Mgr Chapon, évêque de Nice. — 1 volume.

DEMANDER LE CATALOGUE

Nouvelle LIBRAIRIE NATIONALE (rue de Rennes, 85)
Collection des PAYS DE FRANCE Paris.

Viennent de Paraître :

ARMAND PRAVIEL

Les Routes de Gascogne

Contes et Croquis de chez moi.

Prix : 2 francs.

EMMANUEL DELBOUSQUET

Miguette de Cante-Cigale

Roman Landais.

Prix : 2 francs.

LE COURRIER DE LA PRESSE

Bureau de Coupures de Journaux

PARIS — Boulevard Montmartre, 21 — PARIS

